Un triangle traductologique[1]

Jean-René LADMIRAL

Université Paris X Nanterre
I.S.I.T de Paris
France

Résumé : La *traductologie,* discipline toute jeune, se situe nettement en aval des grandes sciences humaines et des disciplines traditionnelles. « Science » fondamentalement *interdisciplinaire,* elle emprunte à ces disciplines majeures une bonne part de sa méthodologie et des concepts qu'elle met en œuvre. Au sein de ce concert interdisciplinaire, une place déterminante revient à *l'histoire* : à l'histoire de la traduction (ou l'histoire *des* traductions) et à l'histoire tout court. Un *triangle méthodologique* de la recherche devrait donc intégrer les trois composantes suivantes : a) la *théorie* traductologique ; b) les différentes *pratiques* de la traduction qu'elle prend pour objet et qu'elle a vocation d'éclairer ; c) les pôles du couple théorie / pratique qui seront re-situés dans la logique de leur histoire respective et commune.

Mots-clés : statut et âges de la traductologie, (triangle) méthodologique, quatrain traductologique, « théorie traductologique », « théorèmes pour la traduction », interdisciplinaire, sourciers vs. ciblistes.

Abstract : The new discipline of translation studies clearly finds itself downstream among humanities and traditional disciplines. Essentially interdisciplinary, this "science" lends those major disciplines a fair amount of its methods and concepts. Within this interdisciplinary concert, *history* plays a crucial role: history of translation (or history of translations) and history as such. Therefore, a *methodological research triangle* must integrate the following three components: a) translation studies theory; b) different translation practices that form its object of study and which it is called upon to clarify; c) the poles of the couple theory / practice will be re-situated in the logic of their respective common history.

Keywords : status and stages of translation studies, methodological triangle, translation rectangle, "translation theory", "translation theorems", interdisciplinarity, *sourciers* vs. *ciblistes*

[1] Allocution de Jean-René Ladmiral, à l'occasion de la remise du diplôme et des insignes de *Docteur Honoris Causa* de l'Université de l'Ouest de Timisoara, le 24 mars 2010. Nous reprenons le texte de l'allocution tel qu'il est paru dans la brochure de l'Université de l'Ouest de Timisoara, en mars 2010.

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

Je tiens d'abord à remercier Monsieur le Recteur de l'Université de l'Ouest à Timişoara, Madame le Doyen de la Faculté de Lettres, Histoire et Théologie, ainsi que les membres du Sénat, les collègues et tous ceux qui sont à l'origine de ce doctorat *honoris causa* — et tout particulièrement Madame le Professeur Georgiana Lungu-Badea, sans la bienveillance de laquelle rien n'aurait été possible.

Dire que je suis honoré, c'est peu dire. Plus encore que flatté, je suis touché de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui à Timişoara. De fait, il y a longtemps que je voulais venir en Roumanie. Mon désir de Roumanie, qui remonte à près d'un demi-siècle, s'est cristallisé autour d'un souvenir ponctuel : celui d'un spectacle roumain donné à Paris il y a quelque 40 ans et retransmis à la télévision, où une jolie danseuse terminait son exhibition par un « Vive la Roumanie » charmant. Depuis, le souvenir de sa voix cristalline et enjouée et cette image me sont restés, entre temps un peu pâlis, comme l'ancrage « métonymique » de ce que je savais déjà de la Roumanie et de ce que j'ai appris par la suite.

Peu après, je devais faire mon service militaire ; et j'avais demandé à le faire dans le cadre de ce qui s'appelait alors la Coopération, qui consistait à envoyer de jeunes Français faire un service civil (un peu plus long que le service militaire) au terme de leurs études universitaires, mettant leurs compétences au service d'un pays ami. Parmi mes vœux, j'avais fait figurer la Roumanie en première position ; et je l'aurais certainement obtenue, d'autant que c'était le moment où le général de Gaulle était venu faire dans votre pays un voyage officiel. Mais une rechute inopinée de mon asthme m'avait fait réformer pour raisons de santé, en sorte que j'étais resté en France : avec pour conséquences que, d'un côté, j'ai été privé de Roumanie et que, d'un autre côté, j'ai pu commencer ma carrière universitaire plus tôt. Je n'en ai pas pour autant oublié la Roumanie bien sûr, mais les obligations universitaires et les sollicitations enthousiasmantes de la recherche ont sans cesse différé mon projet de venir. Cela fait deux raisons de ma présence ici, à votre invitation : à la fois pour rattraper ce voyage interrompu et parce que les travaux que j'ai commencés alors m'ont mis en position que vous me fissiez l'honneur de m'inviter comme philosophe et comme linguiste, mais aussi et surtout comme traductologue.

Pour ce qui est de la *traductologie,* il faut bien dire que c'est une discipline toute jeune, tard venue dans l'ensemble des recherches universitaires : elle se situe nettement en aval des grandes sciences humaines et des disciplines traditionnelles, comme la linguistique et la philosophie, les études littéraires et particulièrement la littérature comparée, la psychologie et les sciences sociales. C'est donc une « science » fondamentalement *interdisciplinaire* qui emprunte à ces disciplines majeures une bonne part de sa méthodologie et des

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

concepts qu'elle met en œuvre ; et c'est dans ce sens que, dès le départ, j'ai travaillé moi-même.

Ainsi la traductologie que j'ai développée prend-elle essentiellement appui sur la linguistique et la philosophie, sans oublier toutefois tout ce que peuvent nous apporter la littérature comparée et la psychologie en la matière. Mais à vrai dire, de proche en proche, c'est l'ensemble des sciences humaines et des traditions culturelles qui il y a lieu de mettre à contribution, pour élaborer ce que j'ai appelé une *anthropologie interdisciplinaire de la traduction* ; et c'est dans le cadre méthodologique de ce chantier de recherches que pourront se développer nos travaux communs.

Au sein de ce concert interdisciplinaire, il ne faut pas négliger la place déterminante mais souvent sous-estimée qui revient à *l'histoire* : à l'histoire de la traduction (ou l'histoire *des* traductions) et à l'histoire tout court, au sein de laquelle vient s'insérer la première et y prendre son sens. On peut d'ailleurs constater qu'il y a dans divers pays un regain d'intérêt pour cette dimension fondatrice de la traduction : c'est particulièrement net en Espagne, mais aussi en Roumanie, donc, avec le Centre de recherche de l'Université de Timişoara (lSTTRAROM-Translationes), et en France, notamment avec le vaste projet que pilotent Jean-Yves Masson et Yves Chevrel sur l'Histoire des traductions de langue française (HTLF). Au reste, c'est dans ce cadre qu'à une échelle plus modeste mes propres intérêts de recherche m'orientent actuellement moi-même à thématiser la dimension historique de la traductologie.

Il y a en l'occurrence une convergence remarquable entre les recherches menées à Timişoara, au sein du Centre ISTTRAROM Translationes, et celles auxquelles je participe dans le cadre du Centre d'Études et de Recherches en Traduction (CERT), que j'ai créé dès 1984 à l'Université de Paris-X-Nanterre, et du Centre de Recherche Appliquée sur la Traduction, l'Interprétation et le Langage (CRATIL), que je dirige au sein de l'I.S.I.T. (Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction). Je ne doute pas qu'une collaboration fructueuse avec l'Université de l'Ouest à Timişoara pourra être mise en place sous diverses modalités à définir, compte tenu des contacts déjà établis par l'entremise de notre collègue Georgiana Lungu-Badea. Quant à l'orientation générale des études et des recherches qui pourront être menées spécifiquement dans cette perspective, elle se trouve définie, pour ainsi dire *a priori,* par les lignes de convergence qu'on peut discerner dans les travaux qui sont en cours. Il me semble en effet qu'on peut d'ores et déjà caractériser cette orientation en l'inscrivant dans le cadre de ce que je propose de thématiser comme un *triangle méthodologique* de la recherche.

Le projet est d'intégrer les trois composantes suivantes :

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

a) la *théorie* traductologique ;
b) les différentes *pratiques* de la traduction qu'elle prend pour objet et qu'elle elle a vocation d'éclaire ;
c) ces deux pôles du couple théorie/pratique étant re-situés dans la logique de leur histoire respective et commune.

L'accent mis sur l'histoire est paradoxalement quelque chose de relativement nouveau en traductologie. En quoi réside proprement la recherche, à savoir : la découverte (ou la redécouverte) du nouveau. Tout aussi paradoxalement, cette « nouveauté » vient s'inscrire dans une tradition, qui est celle de la grande école historique qui s'est développée en Roumanie ; et là encore, c'est un gage de créativité. Toujours est-il que l'horizon d'une « réhistoricisation » de la traductologie est pour ainsi dire le point de fuite des quelques réflexions que j'entreprends d'exposer aujourd'hui. Dans l'esprit du triangle méthodologique de recherches que je propose de mettre en place, il revient en effet à l'histoire un rôle éminent, un peu comparable à celui de la philosophie.

Quant aux pratiques de la traduction, il est tout à fait essentiel d'en parler au pluriel. Avant tout, en effet, il convient de bien faire la différence entre la traduction littéraire et ce qu'on appelait la traduction « technique ». Or là, il se pose d'emblée un problème terminologique : on préférera maintenant parler de traduction *spécialisée* – plutôt que de traduction *technique* dans la mesure où, en son sens large, cette dernière expression nous apparaît comme vieillie et où on la réservera pour désigner plus précisément le sous-ensemble de la traduction des textes traitant de matières proprement techniques (modes d'emploi, notices techniques, manuels d'utilisation d'appareils, etc.). Cela dit, il subsiste une hésitation terminologique : on parlera aussi de traduction *professionnelle* ou de traduction *fonctionnelle,* voire de traduction *pragmatique* (ce qui, à vrai dire, est un germanisme) ; il arrivera même qu'on ait recours à des solutions qui sont des aveux d'impuissance comme la « traduction *non littéraire* » ou à des euphémisations qui ne trompent personne comme « la traduction à orientation spécialisée ». Et pourtant, on sait très bien de quoi il s'agit. Autrement dit, en des termes plus linguistiques : on a le référent, ainsi que le signifié, mais on n'a pas le signifiant ; ou plutôt, le signifiant est errant. Si je m'appesantis un peu sur cette question de vocabulaire, c'est d'abord parce que la terminologie d'une discipline est une vraie question. C'est aussi que ce point de détail nous dit quelque chose du langage en général. Le paradoxe est qu'il y a une logique immanente au langage, sur laquelle prend appui la logique proprement dite, mais qu'en même temps il ne cesse d'y apparaître des zones floues, qui peuvent se révéler gênantes et qui, au demeurant, ont pu susciter tout un travail d'endiguement terminologique chez certains

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

philosophes. Or ce sont aussi ces zones floues qui constituent des interstices au sein desquels pourra se glisser l'avènement du nouveau, tant pour la création littéraire que pour l'innovation scientifique et, bien sûr, la conceptualisation philosophique. Sachant que le texte de ma conférence va être traduit, j'aurais pu en éliminer ces questions de mots : c'est souvent ce que je fais, quand j'écris pour être traduit (en allemand, par exemple), simplifiant par avance mes énoncés afin de faciliter le travail de mes confrères et, plus souvent, de mes consœurs, traductrices et traducteurs. Mais ici, la parenté linguistique franco-roumaine m'a semblé permettre un transfert direct des signifiants, des mots eux-mêmes, même si je ne méconnais pas la spécificité sémantique et idiomatique de nos diverses langues cousines au sein de la *Romania*. Et puis, je sais aussi qu'en matière de traduction, je suis ici « en de bonnes mains » ...

Soulignant le pluriel des pratiques de traduction, j'ai rappelé la distinction à faire entre la traduction littéraire et ladite traduction spécialisée. Dans l'histoire, c'est la traduction littéraire qui a longtemps occupé le devant de la scène ; et c'est elle qui a inspiré les premières réflexions sur la traduction. Comme on sait, entre-temps, c'est la traduction spécialisée ou professionnelle qui, sous ses diverses modalités, se taille maintenant la part du lion. Il y a là un point d'histoire qui méritera d'être examiné dans le détail.

Quoi qu'il en soit, on a affaire à un clivage très marqué qui sépare nettement la traduction littéraire et la traduction spécialisée. Encore conviendra-t-il, à mon sens, de ne pas les opposer et de ne pas y voir deux pratiques si radicalement différentes qu'elles relèveraient de deux philosophies opposées, de deux théories incompatibles. En cela, je prends le contre-pied d'un théoricien de la traduction bien connu, mon ami et adversaire théorique, le regretté Antoine Berman. Pour lui, la traduction littéraire, qu'il a joliment appelée la « traduction des œuvres », relève d'une théorie traductologique qui tend au littéralisme ; alors que pour la traduction de ce qu'il appelait la « parole creuse », c'est-à-dire notre traduction spécialisée, on pouvait se contenter d'une pure et simple théorie de la communication. On retrouve la fameuse dichotomie que j'ai établie entre les *sourciers* et les *ciblistes* qui, entre temps, a fait florès. À l'en croire: d'un côté, on s'en tient à communiquer un contenu (technique, professionnel, spécialisé ...) et il suffit bien là d'être « cibliste » ; de l'autre, il s'agit de célébrer la forme d'une œuvre littéraire, et là il faut être « sourcier ». Je ne partage pas du tout cette façon de voir ; et par ailleurs, je reprendrai tout à l'heure la question des sourciers et des ciblistes plus en détail.

Dans l'immédiat, j'entends revenir sur mon « triangle méthodologique » (que je dirai franco-roumain, car il préfigure un « axe

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

traductologique » Paris-Timişoara), dans le cadre duquel il convient d'articuler *la* théorie (au singulier) et *les* pratiques (au pluriel). Je tiens en effet que la théorie doit prendre en compte l'ensemble. Si elle se limite à tel ou tel aspect, ce n'est pas vraiment une théorie. Dans la pratique, on ne saurait que faire d'une enfilade de théories *ad hoc* c'est précisément l'unité de la théorie qui permet de prendre la mesure exacte de la pluralité des pratiques et de faire droit à leurs spécificités respectives. Dans un sens comme dans l'autre.

D'une part, dans le sens d'une « application » qui va de la théorie à la pratique : la théorie traductologique permettra d'éclairer les décisions pratiques à prendre pour telle ou telle traduction, dont il aura fallu bien sûr déterminer au préalable le domaine d'appartenance, mais qui surtout ne restera jamais totalement cantonnée dans ce domaine et jouera sur différents registres qu'il restera à assigner par rapport à l'économie de l'ensemble de la traduction, c'est-à-dire du texte lui même comme aussi du public visé. D'autre part, dans le sens d'une induction qui remonte des pratiques à la théorie : ce que nous montre l'histoire, c'est d'abord que l'idée de traduction a beaucoup varié, selon les époques et selon les cultures. De cela aussi, la théorie devra s'attacher à tenir compte. La pluralité des pratiques, c'est d'abord celle des figures qu'elles ont prises dans une histoire déjà longue qui est celle des pays européens et notamment de ceux qui, comme la France et la Roumanie, s'inscrivent dans la continuité historique de l'Empire romain (d'Occident et d'Orient). Malgré les douloureuses vicissitudes historiques que l'on sait, il y a les traces d'une continuité. Comme l'a fortement marqué le grand historien roumain Nicolae Iorga, il y a eu « Byzance après Byzance »...

Nous avons là une tradition littéraire fort ancienne et riche d'où la traduction n'a jamais été absente. Ainsi les Romains étaient-ils conscients de ce qu'ils devaient à l'héritage des Grecs. D'où l'idée européenne qu'il y a des *classiques* – idée qu'ignorent de nombreuses civilisations... Plus fondamentalement encore, ce qui est en jeu, c'est le rapport à l'écrit. C'est dire l'importance d'une inscription dans l'histoire pour la médiation des pratiques par la théorie, à quoi notre triangle méthodologique fait écho dans la perspective des recherches à mener en la matière.

En outre, c'est la théorie, en elle-même qu'il y a lieu de réinscrire dans l'histoire. À court terme et à long terme. À court terme : encore une fois, la traductologie est une très jeune discipline ; mais j'oserai dire qu'elle a déjà une histoire et, il y a quelque temps déjà, j'ai proposé d'y distinguer quatre phases, quatre « âges de la traductologie ». Dans une préhistoire de la discipline, il y aurait eu une traductologie normative ou *prescriptive* : cette catégorie était un peu

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

un « fourre-tout » où je rangeais des essais d'inspiration littéraire et des opuscules d'esprit philosophique traitant de la traduction, ainsi que les préfaces de traducteur, mais aussi différents outils pédagogiques et autres manuels ... C'est ce que j'ai appelé la traductologie d'avant-hier. Puis, avec le développement de la linguistique moderne et la rationalité de son approche objective du langage, on aurait (enfin !) une traductologie *descriptive* des réalités de la traduction. Mais ces travaux, qui représentent encore la majorité de ce qui se publie sur la traduction, prennent pour objet les traductions existantes, pour des raisons méthodologiques évidentes. Dès lors, ils s'en tiennent à la description comparative et critique, dans une perspective strictement linguistique, du couple que forment un texte original et sa (ou ses) traductions, et que certains se plaisent à appeler un « bi-texte ». Ainsi la traductologie relèverait-elle de la Linguistique Appliquée et elle constituerait un chapitre de la linguistique contrastive. J'en ai fait la critique, en arguant que cette approche *contrastiviste* ne prend pas en compte la traduction au sens dynamique, c'est-à-dire l'activité du traducteur. C'est pourquoi je me suis hasardé à dire que c'était la traductologie d'hier, au risque de me brouiller avec certain collègue mécontent de se voir ainsi entrer dans l'histoire ...

Alors : que faire ! dirai-je, pour reprendre une formule bien connue ... Il convient de faire sienne une formule du philosophe Bergson qui proposait de distinguer le « tout-fait » et le « se-faisant ». Aussi est-ce en ce sens que se sont orientés les deux autres projets traductologiques que je crois pouvoir distinguer. Il y a d'abord ce que j'appelle la traductologie *productive,* qui est pour moi la traductologie d'aujourd'hui et qui est celle à laquelle j'entends œuvrer. Aux contrastivistes de la traductologie descriptive, je fais l'objection suivante : mon problème, ce n'est pas de savoir comment d'autres ont traduit hier, mais comment moi, je vais traduire aujourd'hui ! À quoi s'efforcent de répondre l'ensemble des « *théorèmes* pour la traduction » que j'ai développés dans mon livre (dont ils sont éponymes) et dans la plupart de mes publications traductologiques. Il s'agit de proposer, de l'intérieur, un certain nombre de concepts et de principes (c'est-à-dire des mots et des phrases) qui permettent de penser les difficultés rencontrées dans la pratique traduisante et d'anticiper le type de solutions qui pourront y être apportées. Là encore, j'y reviendrai.

Cela dit, il est une autre façon de prendre en compte la dynamique de l'activité traduisante, en l'étudiant pour ainsi dire de l'extérieur. Ce serait ce que j'appelle la traductologie scientifique ou *inductive*. Il s'agira de faire du comportement du traducteur ou de l'interprète la matière d'une démarche d'objectivation scientifique. Mais alors tout un ensemble de problèmes vont se poser. D'abord, il y a l'épineuse question de l'accès aux

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

données : va-t-on enregistrer les interprètes ? Étudier les brouillons des traducteurs ? En appeler à leurs confidences ?... Et puis est-ce là un objet spécifique ? Et n'est-ce pas plutôt un chapitre parmi d'autres des sciences cognitives ? Surtout : l'étude scientifique débouchera-t-elle sur des résultats opératoires qui soient utilisables dans la pratique ? Finalement, est-ce qu'on n'est pas renvoyé là à des échéances lointaines et incertaines ? etc. Ce n'est pas que notre discours soit compliqué, c'est l'objet qui en lui-même est complexe. Tout cela fait qu'un tel programme de recherches, où j'ai longtemps vu la traductologie de demain, ce serait plutôt pour moi dorénavant la traductologie d'après-demain !

Je ne résiste pas à la tentation d'introduire maintenant ce que j'appellerai ironiquement une remarque « auto-philologique ». On aura noté que j'apporte le plus grand soin à mon « *design* terminologique » ... Ainsi les étiquettes désignant mes quatre âges de la traductologie riment-elles deux à deux : prescriptive et descriptive, productive et inductive. Dans les termes savants d'un pédantisme rhétorique, lui-même aussi auto-ironique, cela constitue un double « homéotéleute ». De façon un peu plus simple, je me plais à dire que c'est là mon *quatrain traductologique*. Mais au-delà de ces effets d'une complaisance verbale, qui n'est ici qu'un jeu, je dirai qu'il y a matière à en tirer une leçon quasiment « épistémologique », pour nous qui menons nos recherches dans le vaste domaine composite de ce qu'on peut rassembler sous la catégorie traditionnelle des Lettres et Sciences humaines.

Nous nous situons en effet dans ce que j'appelle un entre-deux épistémologique. D'une part, nous visons à tenir un discours de connaissance, marqué par la double exigence des rigueurs de la rationalité et d'une référence à des réalités empiriques. Mais d'autre part, ces réalités que nous prenons pour objet – qui sont les textes de la littérature et ceux de la philosophie, des expériences de « terrain », des corpus de langage, des comptes rendus cliniques, des tests mentaux, des indicateurs sociaux, etc. – ne sont pas susceptibles d'une véritable formalisation scientifique. En sorte que nous sommes bien obligés d'en passer par les langues humaines, avec les à-peu-près de leurs zones floues, avec leurs points aveugles, mais aussi avec les cadeaux qu'il leur arrive de nous faire. Il nous faut donc faire de nécessité vertu et tirer parti de cet *organon* rétif qu'est le langage : si rationnels que nous nous voulions, si objectifs que nous nous efforcions d'être, si « scientifiques » qu'il nous faille prétendre sembler ... nous restons des littéraires, qui publions des textes marqués par les contingences de l'écriture. Il nous faudra donc en assumer les faiblesses, mais aussi relever les défis de la liberté qui y est attachée, avec les chances qui nous sont parfois données de l'innovation, voire de l'inspiration, sans renoncer non plus tout à fait au sourire intermittent que pourront apporter à l'occasion quelques

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

saillies. N'est-ce pas au demeurant cela qu'on appelle l'esprit ? Au reste, ces quelques notations ne nous ont pas éloignés de notre sujet. Nous le savons tous : la traduction est une incomparable école d'écriture.

Mais si l'on en revient plus thématiquement à l'articulation de la théorie à l'histoire, qui constitue l'un des (trois) côtés de notre triangle méthodologique de la recherche en traductologie, on ne s'en tiendra pas seulement (ni même peut-être principalement) à cette séquence d'une histoire immédiate, c'est-à-dire récente et même prospective, que je viens d'exposer, sur le long terme : je me plais à dire que la traduction est « le plus vieux métier du monde » et on peut bien imaginer que les Anciens, ni les Classiques, n'ont pas attendu pour penser leur pratique d'avoir accès aux théories traductologiques des Mounin, Berman, Meschonnic et autres Ladmiraux ... Ils n'ont même pas attendu qu'apparaisse la linguistique moderne telle que nous la connaissons. Dès l'origine, avec Cicéron et Saint Jérôme, on voit les linéaments de la théorie de la traduction dans l'histoire et il reviendra à nos recherches de mettre en évidence les éléments de filiation qui assurent une continuité historique de l'Antiquité à nos jours.

Ainsi l'histoire nous conduit-elle notamment à relativiser l'importance de la linguistique en matière de traduction, encore bien au-delà des perspectives concrètes qui sous-tendent ma critique méthodologique de la traductologie descriptive. Plus généralement, il y a lieu de contester ce que j'appellerai le modernisme épistémologique, qui voudrait que nos contemporains aient tout inventé. Il est indéniable que la linguistique a beaucoup apporté à la traductologie : les conceptualisations rigoureuses qui sont au principe de sa terminologie, l'attention qu'elle porte à l'objectivité des observables, la méthodologie qu'elle met en œuvre, etc. Ce que je mets en cause, c'est une prétention positiviste à la scientificité qu'avait émise la linguistique de naguère, discréditant par avance tout un ensemble recherches concrètes dont il se trouve qu'elles concernent souvent la traduction. À commencer par la sémantique, longtemps récusée par les linguistes, alors que nous savons bien qu'en traduction tout part du sens et revient au sens. Cela dit, les sciences du langage d'aujourd'hui ont tout à fait surmonté cette « maladie infantile » de la linguistique d'hier ; et la traductologie peut y faire bonne figure, comme sous-discipline autonome. Et je dirai qu'au berceau de la linguistique, on retrouve la grammaire, une grande vielle dame qui n'est pas née d'hier. Là encore, l'histoire est éclairante, notamment sous la forme de l'histoire des sciences, y compris l'histoire récente des sciences humaines. Encore un des nombreux éléments à verser au dossier de notre triangle méthodologique de la recherche en traductologie.

Dans cet esprit, il y aura sans doute lieu de « revisiter » mon idée

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

d'une traductologie prescriptive, qui s'autorisait surtout de ce qu'elle était censée précéder, à savoir les trois étapes qui lui font suite. Il conviendra de distraire de ce fourre-tout commode la dimension fondamentale d'une *philosophie de la traduction,* qui constitue l'un des plus importants des axes de recherche qui m'occupent depuis bien des années. Il faut faire aussi toute sa place à une *didactique de la traduction,* qui est tout autre chose qu'un pur et simple chapitre de la didactique des langues. C'est même cette dernière assimilation « à la va-vite » qui est responsable de bien des erreurs relevant d'une méconnaissance de ce qui fait le propre de la traduction. Là encore, c'est un point d'histoire : d'histoire de l'institution pédagogique, mais aussi d'histoire des métiers de la traduction. S'agissant, plus précisément, de la formation des traducteurs, j'ajouterai qu'un enseignement de l'histoire de la traduction constitue une excellente introduction à la théorie, ce que j'ai appelé une entrée « en pente douce » en traductologie : la théorie et les pratiques sont réinscrites dans l'histoire, et elles s'éclairent les unes les autres.

Au reste, l'histoire de la traduction montre que, par le passé, on traduisait souvent de façon très libre : le souci de fidélité à la lettre du texte original et l'exactitude philologique sont des préoccupations relativement modernes. Autrement dit : on était plus « cibliste » que « sourcier ». Il convient de rappeler d'abord la définition de ces deux concepts qui, l'un et l'autre, se monnayent selon trois instances. Les sourciers sont des littéralistes qui s'attachent au *signifiant* de la *langue-source*. À l'opposé, les ciblistes mettent l'accent non pas sur le signifiant, ni même sur le signifié, mais sur le *sens* ou, mieux, sur *l'effet* du texte ; pour eux, l'objet de la traduction, ce n'est pas la langue, mais la *parole* ou le discours c'est-à-dire le texte ou *l'œuvre* et ils n'entendent pas « garder » quelque chose de la langue-source (comme le prétendent les sourciers), tout leur art va à utiliser l'ensemble des ressources propres qu'offre la langue-cible. Quand j'ai thématisé cette dichotomie, il y a quelque vingt ans, ces deux concepts ont tout de suite été repris et sont devenus le bien commun de tous ceux qui parlaient de traduction. Quitte à ce que soit pour en faire la critique. À dire vrai, ce couple de concepts n'est pas entièrement nouveau : il fait écho à une problématique immémoriale mais c'en était une reprise sur nouveaux frais, précise et argumentée. D'où son succès.

Plus intéressants encore sont les débats dont ces deux concepts ont fait l'objet. Très vite je me suis trouvé engagé dans des polémiques souvent excessivement véhémentes – alors qu'on aurait pu penser (et que j'avais pensé) qu'il ne s'agissait là que d'un débat d'experts et de praticiens touchant un artisanat d'écriture et la différence des langues entre lesquelles il s'agissait de faire un pont. Je ne mesurais pas encore à quel point, sans le

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

vouloir vraiment, j'avais ouvert une boîte de Pandore, et même deux.

La véhémence polémique que mettaient mes amis et adversaires théoriques les sourciers, comme Antoine Berman ou Henri Meschonnic, à défendre leurs positions et à critiquer la position cibliste m'ont rapidement donné à penser qu'il s'agissait d'autre chose, de plus profond, m'est apparu que le texte-source était sacralisé par les sourciers : le texte original était devenu un texte originaire ; il se trouvait investi comme un Texte sacré. On conçoit dès lors que la Lettre même du texte soit pour ainsi dire fétichisée. Ce qui est en cause, c'est notre rapport à l'écrit. Il reste que les enjeux ne m'en semblaient pas moins disproportionnés pour autant. C'est pourquoi j'en suis venu diagnostiquer un *inconscient théologique* de la traduction. Comme si la traduction était le dispositif apparemment bien innocent par lequel faisait retour l' « *impensé religieux* » de nos sociétés « occidentales » modernes, plus ou moins massivement (et plus ou moins violemment) sécularisées. Cette hypothèse qui élargit à l'ensemble socio-culturel un modèle emprunté à la psychanalyse trouve à se matérialiser au niveau de la psychologie des individus et particulièrement des intellectuels, qui sont si passionnément épris des idées ou de ce qui leur ressemble. Dans cette logique, on ne s'étonnera plus de la violence manifestée par d'aucuns, car c'est bien là le propre du retour du refoulé, comme le souligne Freud. Il reste que les débats ne prennent quand même pas toujours une tournure empreinte de cette violence polémique, fort heureusement ! Pour en revenir à des catégories plus modestes, mais aussi plus « littéraires », je dirai que les sourciers sacrifient aux débordements du *romantisme* ; alors que les ciblistes (dont je suis) entendent respecter les canons rationnels propres au *classicisme*.

Mais attention, « un train peut en cacher un autre », comme il était indiqué sur les affiches de la SNCF qui nous appelaient à la prudence ; et de même une boîte de Pandore peut en cacher une autre. Parallèlement à la question de l'inconscient théologique de la traduction et de l'impensé religieux de la modernité, il est une autre problématique inhérente à nos sociétés développées qui prend une place de plus en plus importante et qui devient elle-même un enjeu conflictuel de plus en plus véhément. Je veux dire : la relation *inter-culturelle* qui, avec la mondialisation *(globalization)* galopante mène un assaut généralisé contre nos sociétés respectives et met en cause le cœur même des cultures dont elles sont porteuses. En Occident à tout le moins, et en France particulièrement – en espérant que le mal est moins virulent en Roumanie – il se fait jour (que ne puis-je dire qu'il se fait nuit !) une sorte de « haine de soi » socio-culturelle qui, de par les effets délétères d'un ethno-masochisme paradoxal, voudrait que tout ce qui est étranger est préférable et que les traditions des uns et des autres fassent l'objet d'un arasement généralisé au profit du grand marché mondial, voire qu'elles reculent au profit de cultures conquérantes

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

venues d'ailleurs ... Dans cette logique, l'« interculturel » devient une machine de guerre idéologique, dont usent et mésusent certains politiques, qui en font leur « fonds de commerce » électoral et médiatique. Mais il est aussi devenu le nouveau conformisme idéologique d'un *politiquement-correct* dont se délectent bien des intellectuels, qu'ils soient eux-mêmes à l'abri des conséquences négatives de ce qui ils prônent (comme par le passé) ou qu'au contraire, placés dans une situation de grande fragilité, ils se laissent aller à la passion du ressentiment.

La traduction n'est pas à l'abri de cette forme renouvelée de l'irrationnel ; et c'est tout naturellement que les sourciers « reprennent du service ». Le cibliste devient alors un adversaire politique à combattre. En tout cas, les positions qu'il défend sont d'emblée discréditées, parce que idéologiquement condamnables. Plus généralement : profitant du fait que la traductologie fait partie des disciplines récentes et à ce titre épistémologiquement fragiles, certains vont se complaire à la détourner et à l'enrôler au service de diverses formes que pourra prendre le parti pris idéologique, comme le féminisme, le postcolonialisme, etc. Il y a là une évolution récente qu'on a vu se développer d'abord tout particulièrement dans les pays anglo-saxons. C'est à mes yeux une forme de régression caractérisée. On est là dans une logique de prise de position personnelle qui, pour s'être répandue collectivement, n'en renvoie pas moins aux accidents de la psychologie individuelle propre à chacun. On est donc très loin d'un discours de connaissance. Il nous sera « servi » des discours purement théoriques qui n'ont plus guère de rapport avec la pratique traduisante, dont il faut rappeler quand même qu'elle reste notre ultime pierre de touche. C'est d'elle que s'autorise au bout du compte la légitimité éventuelle de nos recherches en traductologie.

Pour toutes ces raisons, on comprendra que les problèmes liés à la dichotomie opposant sourciers et ciblistes aient été au centre de mes réflexions pendant quelques années. Toutefois, depuis quelque temps, j'avais décidé de « tourner la page » : je ne voulais pas être « Monsieur sourciers / ciblistes » *ad vitam aeternam* ! Mais j'ai vu que j'y suis constamment ramené dans les divers colloques et débats auxquels je prends part. J'y consacrerai donc un prochain ouvrage, pour clore le dossier ! et ce, d'autant qu'il m'est apparu que c'est bel et bien une problématique fondamentale, dont les enjeux sont d'ordre proprement philosophique et dépassent de beaucoup la seule traductologie. Mais, en restant au sein de la philosophie de la traduction, j'entends aller au-delà de la double problématique qui vient d'être évoquée, concernant une métaphysique de la traduction dont on a vu qu'elle confine à la théologie et une philosophie politique de l'interculturel qui verse dans la déraison idéologique. Je veux maintenant conclure en revenant plus

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)

modestement au niveau d'une épistémologie de la traduction.

C'est un axe de recherche auquel j'ai déjà consacré de nombreuses publications ; mais mon propos s'en tiendra ici à clarifier le concept de « *théorèmes* pour la traduction » que j'ai mis en avant. Dans mon esprit, il ne s'agit nullement d'usurper le prestige épistémologique attaché à une science comme la géométrie. J'ai déjà indiqué que je récuse totalement une telle prétention positiviste (qui a pu sembler être celle qu'avançait la « linguistique de naguère »). Un « théorème », au sens étymologique, c'est tout simplement le résultat ponctuel d'un travail de théorisation. En géométrie, un théorème est une proposition qui a sa place dans le déroulement démonstratif des « longues chaînes de raison » développées par le géomètre, et qu'il isole des autres parce qu'elle est remarquable ou qu'elle pourra se montrer utile pour une démonstration ultérieure, voire utile pratiquement. C'est tout simplement ce que j'ai en tête en usant de ce concept.

Pour conclure vraiment, sur la double pirouette d'un sourire, je prendrai deux exemples de théorèmes, que je choisis pour leur côté plaisant, dans la mesure où il en existe deux versions : une version « exotérique » ou populaire, qui est une version *culinaire* et une version savante ou « ésotérique », relevant du discours sérieux de la traductologie. Il y a le *théorème du camembert paradoxal* (version exotérique) ou théorème de double lisibilité (version savante), à savoir : une bonne traduction se doit de déboucher sur un texte qui coule et un texte qui tient – on m'accordera que pour un camembert, c'est pour le moins paradoxal ! Plus précisément: une bonne traduction, c'est une traduction qu'on n'a pas besoin de relire, pour la comprendre (c'est ça l'essentiel), mais qu'on peut relire sans y discerner de fléchissement ou de scories. En somme, il faut « tenir le lecteur par la main ». Et puis il y a le « théorème du gâteau au four » qui, donc, va s'étonner de la transformation qui s'opère de la pâte au gâteau. Ça, c'est la version exotérique et culinaire. Dans la version savante et traductologique, il s'agit du théorème de la dialectique du décalage qui va du vouloir-dire psychologique initial du traducteur, dans sa tête, au vouloir-dire sémantique terminal du texte-cible de sa traduction, sur le papier (ou sur écran). On ne peut pas faire plus simple ! (J'aurais aussi pu conclure, plus trivialement, qu'avec ces théorèmes, on a fromage et dessert !)

BDD-A24419 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:58:24 UTC)